

Affaires Religieuses d'Angleterre.

LETRE DE M. PHILLIPPS A LORD SHEWSBURY.

[Nous tirons d'un journal Français, avec les observations qui les accompagnent, les extraits suivants d'une remarquable lettre adressée au Lord Shrewsbury par un Catholique Anglais plein de zèle, M. A. Phillipps.]

M. Ambrose Lisle Phillipps, un des catholiques anglais les plus zélés, et qui déjà a donné à la cause religieuse, de nombreux gages de dévouement, vient de publier une lettre adressée à lord Shrewsbury, et dans laquelle il répond aux attaques des journaux protestants. C'est un bon exemple pour les catholiques à qui l'acte d'émancipation a donné, en Angleterre, des droits, qu'il leur appartient de faire respecter par une attitude digne et ferme. Ne pouvant reproduire la lettre de M. Phillipps tout entière, nous en donnons une analyse avec les principaux passages.

Il salue d'abord le grand événement qui vient, après trois siècles, consoler l'Eglise affligée par la tyrannie anglaise; il remarque ensuite que pour comprendre l'importance d'un tel acte, il suffirait de voir avec quelles colères il est attaqué par les journaux anti-catholiques; puis il examine quel prétexte le pape a donné à toutes ces fureurs. En abolissant les vicariats apostoliques, pour placer les anglais catholiques sous la juridiction d'*Evêques ordinaires*, le Saint-Père n'a rien ajouté aux liens qui lui attachent tous les fidèles; on pourrait dire, au contraire, que sans le relâcher il les a rendus moins immédiats, puis-que les vicaires apostoliques n'avaient qu'un pouvoir délégué de Rome, tandis que les Evêques ont une juridiction propre.

Il n'a pas, comme le croient les journaux, fait injure au gouvernement, foulé aux pieds les droits de l'Archevêque de Cantorbéry. Car l'Archevêque de Cantorbéry n'a jamais eu de droits spirituels sur les catholiques, et les pouvoirs du Cardinal-Archevêque de Westminster ne déprécient et n'annulent pas les prétentions du Prêlat anglican à la fidélité de son propre troupeau si divisé. S'il plût encore aux Anglais d'abandonner leurs âmes à la direction d'une suprématie royale, ils tourneraient naturellement les yeux vers un Prêlat qui occupe son siège par la grâce de la reine Victoria, et qui, interrogé sur l'enseignement positif de son église sur un article de foi, refuse de répondre. Ce n'est pas pour ceux-là que le successeur de Saint-Pierre a érigé le siège métropolitain de Westminster.

A moins de vouloir renouveler les décrets de mort contre les catholiques, il faut les laisser obéir à la discipline intérieure de leur église; il faut tolérer le gouvernement et le pouvoir papal exerce sur ses propres enfants, ou il faut se déclarer persécuteur: pas de milieu.

Mais qu'ils soient sûrs d'une chose; il n'y aura pas de tergiversations du côté de l'Eglise catholique; viennent la paix et la bonne volonté ou viennent des articles de journaux furieux, suivis de persécutions de la part de l'Etat ou de la violence populaire, peu importe; le décret de notre Saint-Père le Pape a paru, il sera soutenu par tout fidèle catholique, du plus grand au plus petit, la violence protestante bouleversait-elle l'Angleterre de fond en comble. Nous savons prouver notre fidélité à notre souverain temporel, nous sommes prêts à partager avec les autres sujets de Sa Majesté les fardeaux légitimes que la Constitution nous impose; mais, en religion, nous ne reconnoissons pas d'autre chef que le successeur de Saint Pierre, et nous écoutons sa voix comme celle de Jésus-Christ lui-même....

Mais que ce vacarme est absurde! Si la conférence wéyenne divisait l'Angleterre en de nouveaux districts, on ne ferait aucune objection; quand l'Eglise libre d'Ecosse établit ses presbytères en opposition à ceux de l'établissement, nous n'entendîmes personne invoquer l'intervention du pouvoir séculier; nous n'entendîmes pas dire qu'à cause de cela le secrétaire d'Etat de l'intérieur ait été appelé en présence de Sa Majesté. Pourquoi donc alors s'élève-t-il un pareil bruit à cet acte de l'Eglise catholique? Y aura-t-il pour elle exception dans la tolérance générale ou dans l'indifférence générale? Qu'est tout cela, si non un aveu tacite des protestants, aveu qui révèle qu'après tout leur seul argument c'est la force; et que, quand l'Eglise catholique se présente sans autres armes que la saine raison et le sens commun, les avocats du droit illimité du jugement privé n'ont pour réplique qu'un geste vers le *Statute Book* (les lois pénales) et vers les annales surannées de la persécution.

La conduite du gouvernement piémontais, soumis à l'influence anglaise, fait pressentir une ère de persécutions:

Que la volonté de Dieu se fasse; mais les fidèles catholiques d'Angleterre resteront attachés, j'en suis convaincu, à la cause de la sainte Eglise, et nous savons que nos pasteurs, les Evêques catholiques, nous conduiront au combat avec une énergie inflexible, quel que soit le péril et quoi qu'il en coûte!

Et pourtant je ne puis encore me persuader qu'au dix-neuvième siècle, les Anglais soient assez bigots dans leur adhésion aux droits supposés de l'église établie, se contredissent assez pour violer, précipitamment et aveuglément, les droits et les libertés d'une autre communion, uniquement parce que les pasteurs de cette communion ont fait un nouvel arrangement de discipline intérieure; et que, dans cet arrangement ils ont donné à leurs prélats des titres qui correspondent exactement à leur position actuelle et à leurs rapports avec leurs propres troupeaux. Si nous devons désormais être gouvernés par un Archevêque, c'est qu'après trois siècles de persécution, nous sommes arrivés au nombre de deux millions; et si ce siège archiepiscopal est placé dans le ressort de la capitale, ce n'est certes pas sans raison, puisqu'il y a peu près trois cent mille catholiques dans Londres et dans les faubourgs de la capitale. Le *Times* et le *Chronicle* admettent tous deux que nous n'avons violé aucun statut de l'Etat en prenant ces titres; quel est donc notre crime? Est-ce une offense à la loi ou simplement aux sentiments et aux préjugés de quelques-uns de nos compatriotes? Si c'est le cas, on peut en dire autant de tous les autres actes de la religion catholique, il n'en est point un qui ne blesse les préjugés de quelques dissidents des diverses sectes. Pourquoi les protestants seraient-ils plus offensés que le Cardinal Wiseman s'appelle Archevêque de Westminster, qu'ils ne l'étaient auparavant lorsqu'il officiait à Saint-Georges Southwark avec la mitre, la croce et tous les autres insignes épiscopaux? Assurément, exercer officiellement une charge est quelque chose de plus que porter un titre, quel qu'il soit; si donc les préjugés protestants pouvaient endurer le plus, ou s'est leur sagesse et leur sang commun lorsqu'ils déclarent contre le moins?

Tout ce que disent les journaux se réduit à cet argument:

"Nous sentons que les arguments protestants ne peuvent résister à la force des arguments catholiques; ils ne tendent qu'à donner beau jeu au catholicisme et à faire tomber le

protestantisme, tenons-le donc abaisé par la force seule; ne les laissons pas appeler leurs Evêques par leurs véritables noms, de peur que, par hasard, le peuple ne les prononce un jour pour les Evêques prétendus; en un mot, nous croyons, en 1829, pouvoir, en sûreté, tolérer le catholicisme; nous pensions qu'en lui enlevant le prestige de la persécution, il mourrait naturellement; mais les faits ont confondu nos théories; les progrès nouveaux de cette superstition surannée prouvent que rien ne peut résister à ses arguments, sinon la force. Si nous ne voulons pas que l'Angleterre redevienne catholique, il nous faut écraser les catholiques d'une manière ou d'une autre, *per fas et nefas*, nous devons le faire ou ne rien faire du tout; mais voici une glorieuse occasion de ranimer la bigoterie de toutes les sectes anti-catholiques; élevons encore une fois, si nous pouvons, notre vieux cri de *No Popery*."

En bien! les catholiques entendent encore s'il le faut, ce cri du fanatisme appeler sur eux les rigueurs du pouvoir et les fureurs sanguinaires de la populace, mais ils ne cessent, inflexibles dans l'accomplissement de leurs devoirs et la revendication de leurs droits de prier pour leurs ennemis, et de remercier Dieu de ses dons:

"Nous avons de tous côtés des sujets de nous réjouir et de nous consoler, et parini ces sujets de consolations, en est-il de plus admirable, de plus encourageant, que le rétablissement de notre hiérarchie perdue depuis si longtemps! Le nom même choisi par notre Saint-Père pour notre siège archiepiscopal est d'un augure heureux pour les catholiques.

C'était au mois de janvier, en l'an de Dieu 1066; le roi d'Angleterre, saint Edouard le Confesseur, souffrant de sa dernière maladie, était couché en son palais royal de Westminster, comme le rapporte saint Aelfred, abbé de l'abbaye de Rievaulx en Yorkshire. Un peu avant sa mort, le saint roi tomba en extase, et il lui apparut deux pieux bénédictins de Normandie, qu'il avait aimés autrefois dans sa jeunesse, lorsqu'il était exilé dans ce pays. Ces moines prièrent au Roi qui devait arriver plus tard en Angleterre; ils lui déclarèrent que la méchanceté de la nation anglaise était extrême, qu'elle avait provoqué la colère divine; que quand cette malice serait arrivée à son comble, le Seigneur, irrité, enverrait dans le pays des esprits méchants qui le châtièrent sévèrement, et qui détacheraient l'arbre vert de son tronc pour un espace de trois stades; mais qu'à la fin, ce même arbre reviendrait à sa racine, sans le secours d'une main humaine, qu'il fleurirait, porterait des fruits, et qu'alors Dieu aurait pitié de l'Angleterre. Après avoir entendu ces mots, le roi Edouard ouvrit les yeux et sortit de son ravissement; il raconta sa vision à la reine sainte Edith, qui se tenait à son chevet avec Harold, son successeur, et Stigand, archevêque de Cantorbéry.

Cette vision de notre vénérable roi saint Edouard a toujours été chère aux catholiques d'Angleterre, et l'interprétation qu'en ont donnée nos ancêtres est très-remarquable. Ils ont toujours cru que les méchants esprits étaient les novateurs protestants, qui voulurent, dans le seizième siècle, réformer l'Eglise anglicane. La division, la séparation de l'arbre vert de sa racine, signifiait la séparation de l'Eglise anglaise du centre de l'Unité, de la racine de l'Eglise catholique, de Saint-Siège, qui a été en Angleterre, plus qu'en toute autre nation et d'une manière spéciale, la racine et la source du christianisme. Mais cet arbre devait être séparé de sa racine pendant l'espa-

ce de trois stades. Ceci m'a été expliqué par un vénérable catholique, pair anglais, qui n'existe plus maintenant; cela signifie m'a-t-il dit, que l'Angleterre restera séparée de l'unité catholique pendant trois siècles, au bout desquels, selon les paroles de Saint Edouard, elle reviendra à son tronc, sans le secours d'aucune main humaine; elle portera alors des fruits et fleurira."

M. Phillipps termine par ce cri lent les catholiques français reconnaîtront l'accent: "Nous sommes les fils des Croisés, nous ne reculerons pas devant les fils de Crammer et de John Knox."

LETRE SUR L'OREGON.

Oregon-City.

16 septembre 1850.

(Fin.)

Cher Monsieur,

La propriété, comme on sait, ne compte pas au nombre des vertus du sauvage. Voici ce que dit sur ce point le P. de Smet, dans une de ses lettres; la description est pittoresque: "J'ai vu, dit-il, les *Shayennes*, les *Scrpeys*, les *Youts*, etc., manger la vermine les uns des autres à pleins poignets. Souvent de grands chefs, pendant qu'ils m'entretenaient, étaient sans cérémonie leur tunique en ma présence, et tout en causant, s'amusaient à faire cette espèce de chasse dans les coutures; à mesure qu'ils délogeaient le gibier, ils le croquaient avec autant d'appétit que des bœufs plus civilisés croquent les amandes et les noisettes, les pattes d'écrevisses et les crabes.

Leurs chaudières, leurs marmites et leurs plats, à moins de tomber par accident dans l'eau, ne touchent jamais cet élément pour être lavés. Les femmes portent des espèdes de chapeaux sans bords, faits de paille, très-serrés et gommés; dans leurs loges, ces chapeaux leur servent de vases à boire et de plats pour manger la soupe, et ce qui vous paraîtra incroyable au premier abord, elles s'en servent même pour bouillir la viande; c'est à l'aide de cailloux chauffés que l'eau bout dans cette espèce de marmite."

Nos sauvages ont, en général, de la présence d'esprit, du calme, du bon sens; mais ils sont dissimulés; ils se tatouent même la figure pour dérober les impressions, surtout celle de la colère ou du ressentiment; un homme, qui, chex eux, se laisse aller à la colère, c'est une femme, un homme sans caractère. Toute une population de sauvages peut compléter froidement plusieurs années sans qu'il en perce rien. Les sauvages sont menteurs, égoïstes, voleurs, incapables à l'instruction, étrangers aux vrais sentiments de reconnaissance et d'affection. Se faire une idée des Indiens, du moins de ceux de cette partie de l'Amérique du nord, d'après les descriptions que certains voyageurs en donnent, ce serait comme si l'on appliquait aux bergers de nos jours, tout ce que dit Virgile des héros de ses éloges.

Administration ecclésiastique de l'Orégon.— Comme on le sait, les deux premiers missionnaires qui vinrent dans l'Orégon, en 1833, furent M. Blanchet et Demers. Ils travaillèrent ensemble jusqu'en 1844, époque à laquelle M. Blanchet fut nommé vicaire apostolique de cette vaste mission et partit pour l'Europe. La même année, arrivaient cinq Pères Jésuites, et six religieuses de notre Dame de Namur. En 1846, pendant son séjour à Rome, Mgr. Blanchet sollicita et obtint du Saint Siège que son vicariat apostolique fut

divisé en Métropole et divisé en dix juridictions, à savoir: l'archevêché d'Orégon-City avec les Evêchés qui suivent: Nesqually, Wallawalla, Fort hall, Colville, Ile Vancouver, Ile de la Princesse, Nouvelle Calédoine, et deux divisions jusqu'à la mer glaciale. Dans ce moment, trois sièges seulement existent; ce sont l'archevêché d'Orégon-City et les évêchés de Wallawalla et de l'Ile Vancouver.

Archevêché d'Orégon-City. Il est borné au sud par la Californie; à l'Est par la chaîne des Cascades; au nord par la Colombie; et à l'Ouest par l'Océan Pacifique. L'étendue de son territoire est de cent lieues environ sur soixante. Il renferme Orégon-City, Saint Paul et Saint Louis du Wallamette, le Colville, le Fort Vancouver, Portland, Sah l, le Fort George et celui d'Umprqua. Le siège du gouvernement local est à Orégon-City.

Sa population est formée de plusieurs mille blancs, protestants ou catholiques, et de dix ou douze tribus indiennes.

Ce diocèse possède trois églises et deux petites chapelles, sept prêtres séculiers, onze Pères Jésuites et six Pères Oblats. Il possède aussi quatorze Soeurs de Notre Dame de Namur, qui s'y consacrent à l'éducation des jeunes filles, dans deux différents missions, la première à Orégon-City, la seconde à St. Paul du Wallamette. Cinq missions sauvages sont dirigées avec succès par les RR. PP. Oblats.

Evêché de Wallawalla. Borné au sud par la Californie; à l'Est par le 119e degré de longitude; au nord le 47e de lat., et à l'Ouest par les Montagnes Neigeuses, par la rivière de l'Ours et la prolongation de la chaîne des Cascades. L'étendue est de 125 lieues à peu près en tous sens. On y trouve le Fort Wallawalla ou des Nez-Perçes.

La population civilisée y est très-peu nombreuse jusqu'à présent. Mais on y trouve plusieurs tribus indiennes considérables, entr'autres celles des Wallawallas et des Kayons. Ce diocèse possède deux chapelles et trois prêtres séculiers.

Evêché de l'Ile Vancouver. Son étendue est d'environ 75 lieues sur 70. On y trouve les forts Victoria et Langley, de nombreuses tribus sauvages parmi lesquelles les Kawihthians, les Yagloiths et une quantité d'autres. Ce diocèse possède pour le moment un Evêque et un prêtre!

Quant aux autres diocèses vacans, ils pourraient tout au plus servir de titres à des Evêques *in partibus*...

Tel est à peu près le passé et le présent de l'Orégon, en attendant de Dieu et de l'avenir la réalisation des espérances.

Nous avons appris avec satisfaction que M. l'abbé Purcell, frère de l'Evêque de Cincinnati, était l'Evêque présenté pour la Californie.

L'excellent M. de Charbonnel est donc enfin nommé et sacré Evêque de Toronto. Heureux sont le clergé et les fidèles de cet intéressant diocèse.

Nous n'avons toujours pas de nouvelles du Mgr. Demers; cela commence à devenir inquiétant.

Pour finir ma lettre par un trait local, je vous annonce, Monsieur, que nous venons de faire un héritage, et un héritage intéressant. Ce sont trois petits orphelins irlandais, dont les parents catholiques sont morts en se rendant par terre des Etats-Unis en Orégon. Le père de ces pauvres enfants ayant déjà succombé, la mère tomba malade, et bientôt son état fut désespéré. Dans cette terrible extrémité, elle ne cessait de penser et de gémir sur ceux qu'elle allait laisser ainsi seuls, sans protection et sans secours, à des centaines de

REPERTEUR.

LE MONTAGNARD

OU LES

DEUX REPUBLIQUES.

1793.—1848.

(Première partie, 1793.)

(Suite.)

Lorsque Georges et Antoine Obrice rentrèrent dans Arles, il finit grand jour, mais ce jour était triste et languissant; le brouillard obscurcissait les premiers rayons du soleil, un vent humide et froid s'engouffrait dans les longues rues étroites, et déjà une pluie glacée commençait à tomber. Georges ôta son bonnet pour que la pluie mouillât son front qui était brûlant. Obrice marchait à côté de lui silencieux et sombre.

Il y avait dans la ville un mouvement inaccoutumé; les patriotes se heurtaient les uns et les autres d'un air effaré et se parlaient bas avec surabondance de gestes. Des patrouilles parcouraient la ville dans tous les sens avec cet air solennel et grave qui veut dire: "Nous sommes ici pour quelque chose de sérieux. Chacun semblait vouloir arrêter son voisin, et il est évident que si la bonne ville d'Arles se

fut livrée à ses idées patriotiques et républicaines, la moitié de la population eût arrêté l'autre.

Outre les patrouilles, on voyait des groupes de citoyens appartenant aux différentes sections de la ville, armés et serrés les uns contre les autres. Ils allaient heurter à toutes les portes sous prétexte de visites domiciliaires. Il y avait dans l'air cette pesanteur de l'atmosphère qui annonce un orage, et que Dieu souvent semble nous envoyer comme des précurseurs la veille des grands événements. Georges, les sourcils froncés, aspirait ce soufflé d'orage, comme un soldat sur le champ de bataille aspire l'odeur de la poudre.

Obrice, de son côté, s'était arrêté, étonné de tout ce mouvement qui s'était emparé de cette ville qu'il avait laissée, quelques heures auparavant plongée dans le sommeil.

En sa qualité de président du comité révolutionnaire, il avait bien le droit d'en être étonné; aussi il alla droit vers une patrouille, et s'adressant à celui qui la commandait: "Que se passe-t-il donc, citoyen officier? lui dit-il d'une voix brève.

Il se passe quelque chose de très-grave, reprit celui-ci en continuant sa route; la patrie est en danger. C'était là le grand mot des patriotes après quoi ils se croyaient tout permis. Cette pauvre patrie passait ses jours à être en danger.

Pressons le pas, dit Obrice à Georges; on doit être inquiet de mon absence.

Je vais courir à ma section, dit le jeune homme.

Reste, fit Obrice; j'aurai besoin de toi plus utilement.

Quand ils arrivèrent à la demeure d'Obrice, il y avait des groupes d'agents subalternes qui attendaient des ordres devant la porte. Aussitôt qu'ils aperçurent le chef du comité de surveillance, tous se pressèrent autour de lui avec des interrogations et des demandes de toutes natures. Obrice ne répondit pas et entra dans la maison toujours suivi de Georges.

Ce qui agitait les esprits, c'est que le comité de surveillance générale du département avait appris qu'une foule d'émigrés sous des noms supposés, étaient rentrés en France par différents points de la frontière. Le même mouvement devait se tenter à Arles et Avignon où la prison était le point de mire des aristocrates. Tous les prisonniers importants y étaient immédiatement transférés. De plus les commissaires de la république étaient arrivés la nuit même à Avignon. On les disait chargés de pouvoirs extraordinaires. Or la république une et indivisible n'avait qu'un pouvoir, celui de verser le sang. Arles en particulier mourait d'envie de se signaler par quelque bonne et patriotique boncherie.

Il y avait un quart d'heure qu'Obrice et Georges étaient rentrés, que celui-ci sortit, se dirigeant vers les prisons. Il tenait des papiers à la main.

Lorsque le chef du comité de surveillance était rentré dans son cabinet, il avait trouvé installé à une table à côté de son bureau, le citoyen Léonidas, son secrétaire. Ce citoyen était d'une grande utilité et remplissait admi-

nablement les fonctions qui lui étaient dévolues. C'était le limier le plus fin, le plus infatigable qui put se trouver. Il avait sous ses yeux une mente complète qu'il disséminait de tous côtés, et au moyen de laquelle le comité de surveillance était secrètement renseigné des moindres détails.

Avant la république il avait été huissier; les deux métiers se ressemblaient beaucoup. A l'arrivée d'Obrice, le citoyen Léonidas était très-affairé.

Il paraît, dit Obrice en parcourant quelques papiers, que les ci-devants ne veulent nous laisser aucun repos.

Il travaillait sans relâche, dit Léonidas; on n'en finira avec eux que quand ils seront tous rasés. Léonidas était un homme charmant; (lisez horrible) il était doué de toutes les vertus républicaines qui font le vrai citoyen, le digne patriote; il aimait les hommes comme les bouchers aiment les animaux. Du reste, il avait un sourire affable, un visage benin.

Eh bien! dit-il à Obrice.... Obrice fronça le sourcil et répondit doucement:

Manqué.

Temps pis, dit Léonidas. L'acension était belle; on aurait pu avoir peu d'adresse prendre la nichée toute entière.

Le rapport pour le comité de surveillance est-il prêt, répliqua Obrice d'une voix brève, pour couper court à la conversation.

La voici, répondit Léonidas en tendant un volumineux paquet.

J'ai vu ce matin deux commissaires de la république qui sont arrivés à Arles cette nuit, continua Léonidas sur le même ton; je crois qu'ils vont débattre un peu et diriger sur Paris ou le tribunal révolutionnaire travaillé un grand; ça ne fera pas de mal; il n'y a plus de place ici et j'ai une liste toute prête. Seulement ce serait plus simple de régler leurs comptes dans la ville d'Arles, ce serait une belle fête patriotique.

Que t'ont dit les citoyens commissaires?

Ils voulaient le voir; je leur ai dit que tu étais en ville pour affaires qui regardent la nation et ils ont demandé un travail sur l'esprit des habitants. On accuse Arles de fédéralisme et de fédéralisme.

Voici maintenant un petit papier qui est de nature à vous consoler un peu de l'échec de cette nuit.

Obrice lut avidement le papier: Ah! s'écria-t-il aussitôt.

Léonidas se prit à sourire d'un air charmant. Les renseignements sont précis, je crois, dit-il.

Oh! ma vengeance... ma vengeance, murmura tout bas Obrice!!! Ce nouveau papier qui agitait à ce point Obrice et sur lequel son regard était ébloui, était l'indication du couvent ou avait été conduite la fille du marquis de Savernay; le nom de la supérieure y avait été inscrit tout au long.

Ecoute Léonidas, dit Obrice, tu es adroit? C'est mon métier, citoyen.

Tu ne recules devant rien? C'est mon devoir.